

## La Fulgurance du geste

par Anthony Dufraise (*Matricule des anges* N° 153 – Mai 2014)

Récit ou fiction ? Rien ne l'indique. On ne saura pas si cette histoire d'amour tragique porte témoignage d'un vécu. Qu'il soit pure séquence romanesque ou trace d'une séquelle personnelle, ce livre est en tout cas émotionnellement chargé. Il s'ajoute à la quinzaine d'écrits d'une auteure précieuse : Fabienne Swiatly, dont l'expression, saisissante et délicate, requiert notre plus exigeante attention. Son écriture, toujours très travaillée, très affective, donne à voir ici l'échec d'une expérience amoureuse. Elle tente de recoller les morceaux d'une passion happée par le vide. D'abord, ce sont deux êtres qui s'attirent. Rires partagés, regards complices, le désir, lentement, fait son oeuvre, raccordant les coeurs, rapprochant les corps : *"l'odeur de l'autre pour échapper à l'érosion du temps. Un bref moment de son existence on n'est plus seul."* Puis les vies ne battent plus au même rythme. Dissonances, divergences, entre les amants d'hier s'installe une distance. C'est d'elle que vient la décision de rompre. Pour lui commence le ballet des idées noires, *"boueuses"*, ruminées jusqu'à commettre l'irréparable quand *"il comprend que c'est fini"*. Il se défenestre sous les yeux de celle qui le repousse. C'est alors que le titre du livre prend tout son sens. La fulgurance du geste de mort plongera la femme dans une sidération douloureuse. Une écriture intense et syncopée sert cette histoire d'*"épuiement d'un amour"*. Plus peut-être qu'un livre sur la séparation, c'est un livre sur l'effondrement intérieur, l'appel du gouffre. Un livre sur le vide que seul emplit désormais, pour celle qui reste, le ressassement d'un instant où, c'est le cas de le dire, tout bascule. Fabienne Swiatly signe une très émouvante plongée au coeur des êtres foudroyés de souffrance.

## La Fulgurance du geste,

par José Morel Cinq-Mars (site *remue.net*, mai 2014)

*Quand les humains bradent leurs rêves, les tragédies commencent.*

C'est par ces mots que s'ouvre *La Fulgurance du geste*, le récent texte publié de Fabienne Swiatly. Le lecteur est ainsi tout de suite prévenu : l'histoire d'amour présentée ici, comme toute autre, finira mal. Mais peu importe, car n'est-ce pas pour le trajet qu'il propose, de son incipit à son point final, qu'on lit un livre ? À moins que ce ne soit pour ce qu'il donne de sens à ce qui paraît n'en avoir pas ? Or c'est bien une énigme que tente de résoudre ce récit d'un amour défait dont on devine qu'il trouve son énergie dans une question longtemps restée muette : comment peut-on mourir d'un chagrin d'amour ?



Bien que la dédicace, reportée après le texte, semble faire basculer celui-ci du côté du récit autobiographique, Fabienne Swiatly affirme “*la nécessité des fictions*” pour approcher l’impensable d’un événement aussi subit que radical. Et puisqu’on ne peut pas penser ce que les mots échouent à nommer, c’est à partir du corps qui n’oublie rien et enregistre tout, que ces mots seront cherchés. Cette attention aux sensations, aux postures et aux mouvements confère à *La Fulgurance du geste*, comme à la plupart des textes de Fabienne Swiatly, une qualité qu’on pourrait dire cinématographique. Ce qu’elle écrit, le lecteur le voit, l’entend.

*Il ressassait des idées boueuses et sa bouche ne souriait plus que d'un côté. Le présent n'inventait plus de lendemains prometteurs. Il l'enlaçait fortement jusqu'à sentir les os sous sa main.*

*Le bruit d'un scooter agrandit la rue.*

Donner à voir resterait pourtant insuffisant à trouver la vérité d’un acte si l’écriture ne prolongeait pas la vision par la mise en perspective des actes et la construction d’un sens.

D’une rencontre récemment proposée par remue.net\*, s’est dégagée l’idée que le roman est cette sorte de littérature qui invente à chaque fois les formes les mieux adaptées à une narration singulière. *La Fulgurance du geste* fournit un exemple de cette invention de forme au service du propos ; le récit d’une passion et de sa fin brutale appelait un texte incisif, et c’est bien ce qui nous est offert : le texte claque comme drap mouillé au vent d’été. Pour saisir l’événement rebelle aux explications par sa violence et sa soudaineté, l’auteure a imaginé une fiction brève, construite en deux mouvements. Sur chaque page, un premier paragraphe, formé de quelques phrases, trois ou quatre, rarement plus, donne à voir une scène, décrit un climat, installe des personnages dans l’espace et les laisse s’animer. Chacun de ces blocs narratifs est ensuite suivi d’une phrase unique, sans ponctuation, qui fournit un commentaire lapidaire qui résume et commente ce qui précède. Aussi bien, ce pourrait être le titre d’un tableau tout juste peint. Deux lectures sont alors possibles, une première, classique et linéaire, qui suit le fil du texte de page en page, et une seconde qui en enchaînant les unes aux autres ces phrases “orphelines”, si justement nommées, construit un second récit, elliptique et poétique :

*Le début d'une histoire d'amour / L'exil au deuxième étage / S'autoriser du bonheur / Un tel engagement / L'autre comme une évidence ...*

Le livre refermé, on reste un instant suspendu entre ce qui s’achève sous nos yeux, et la reprise qui s’annonce. Autrement. Sans réponse définitive. Tout juste se surprend-on à faire résonner pour soi cette dernière question.

*Ce qui était prévu aujourd’hui ?*

\* Fabienne Swiatly est membre du comité de rédaction de remue.net.

Illustration de la couverture : Gilbert Pinna, Un tableau, 23 août 2013. On peut visiter son site, le blog graphique.

## *La Fulgurance du geste,*

*par Marie Jo Freixe* (Gazette Basilic, N°47 mai 2014)

*Quand les humains bradent leurs rêves les tragédies commencent.*

C'est bien une tragédie que nous donne à lire Fabienne Swiatly. D'une écriture dense, précise, *La Fulgurance du geste* dans ses deux volets nous offre le récit d'une histoire d'amour, amour qui n'était peut-être qu'un rêve ou tout simplement un malentendu entre deux jeunes gens que la passion du théâtre avait réunis un jour.

Fusionnel d'abord jusqu'à "*l'exil de soi*" il n'a pas résisté à l'érosion du temps, au décalage, au moment où "*l'endroit partagé impose deux façons de voir différentes*".

Deux! Opposition, disputes, blocage, la vie à deux s'est révélée impossible. L'action se déroule en deux jours, répartie en une parfaite symétrie de chapitres courts qui n'atteignent jamais les dix lignes et se closent tous sur une phrase percutante, synthèse ou sous-titre.

Dans le premier volet la voix du jeune homme et celle de la jeune femme se font entendre pour remémorer cet amour et s'interroger sur son effritement. Accélééré, le texte jaillit comme la résurgence de toute une vie ou de l'essentiel de celle-ci.

"*Il a quitté son champ de vision*", c'est ainsi que commence la deuxième partie du texte dominée par la voix de la jeune femme. Le geste qu'elle n'était pas en mesure de retenir car elle refusait le mensonge, a créé l'événement et face à l'événement, elle reste, apparemment, en attente, cernée par le quotidien dans sa trivialité: reliefs de repas, vêtements, désordre d'un appartement... et par "*l'agitation des autres qui annihile sa propre capacité d'action*". Elle n'est pas dans le remords, peut-être dans le regret de n'avoir pu "*le convaincre que l'épuisement d'un amour ce n'est pas la fin d'une existence*". Elle voulait "*le ramener à la vie plutôt qu'à elle-même*". Elle a échoué et reste face à l'insupportable, sans pouvoir exprimer sa souffrance: "*pas un seul cri à l'intérieur d'elle*". Que faire dès lors? Car "*il y a forcément un jour d'après*". Il conviendra sans doute d' "*ouvrir la porte à ceux qui lui donneront peut-être des larmes*" et permettront le surgissement de "*ces mots coincés dans la gorge*" que le lecteur reçoit dans l'étonnement, pris dans une émotion toujours retenue mais d'autant plus vive.